

INFLATION

La paix de justice avait donné la liberté des finances déplorables et un débouché sur la mer à la jeune République du Moyen-Danube.

A ce régime, le total du papier en circulation avait triplé en deux ans. Le "crack" unitaire du Moyen-Danube, laquelle au pair aurait équivalu à un franc, ne valait plus que vingt centimes.

Les trois frères reçurent la visite de l'un d'eux quand, à la suite des dilapidations de Serge, une partie du bétail et des instruments agricoles eut été vendue.

Le marché conclu, ils se séparèrent de Serge et louèrent un petit meuble au village. Des ennuis d'un autre ordre commençaient pour eux.

Acquérir chacun pour soi quelques arpents de sol? Vieux déjà, célibataires, ils ne se sentaient pas le courage de reconstruire un patrimoine terrien.

Au temps de l'autocratie, ils avaient entendu parler d'emprunts et de rentes sur l'Etat. Des proches en avaient eu des parts. Ils n'avaient rien touché durant la guerre.

Rien non plus après, les petits Etats de l'ancien royaume n'étant pas tombés d'accord sur la répartition des dettes du régime déchu. Mais c'était la faute de l'autocratie!

Justement ce dimanche-là, cinq jours après le paiement de la vente, Sorodj et Boris vinrent à la ville voisine. Les affiches du nouvel emprunt, 7% à lots, couvraient les murs.

Silencieux, hébétés, absorbés par leurs rêves de fortune, Sorodj et Boris se dirigèrent vers le café pour y trouver la lumière. Il était déjà rempli. La fumée était dense, l'air irrespirable.

Au haut de l'affiche, l'aigle violet encadré de drapeaux avait je ne sais quoi de rassurant. Et puis le vieil instinct du jeu était éveillé par la promesse des lots.

—Oui, avec la vente des vieilles bouteilles, nous avons formé un nouveau capital.

—Remettez-le moi, dit Serge souriant, nous continuerons à vivre ensemble.

—Non, reprit Sorodj. Nous exigeons que tu vendes tout ce qui reste de ta provision. A cette condition seulement, nous te remettons le prix de la vente.

—Etes-vous fous? s'écria Serge. Je vous ai logés, nourris quand vous mourriez de faim, voilà votre reconnaissance. Allez-vous-en, je vous chasse.

et Boris, aussi incapables de les stabiliser que l'apprenti sorcier à arrêter l'envahissement de l'eau dans le conte de Gœthe.

Un jour, las, affamés, désespérés, ils résolurent d'aller retrouver Serge l'ivrogne. On le disait installé près d'un village voisin, vivant dans l'aïssance.

Serge, au temps où ses frères souscrivaient à l'emprunt, avait serré secrètement dans sa cave une abondante provision des meilleurs vins et des alcools rares, achetés à vil prix, à la vente judiciaire d'un seigneur ruiné.

Ce n'était pas un méchant homme que ce Serge. Quand il vit ses frères, hâves, loqueteux, prêts à défaillir, il fut vivement ému.

—Mes amis, sortez-vous de prison? —Nous ne sortons pas de prison, Serge, mais nous avions mis toute notre part de l'héritage dans l'emprunt. Aujourd'hui, les deux mille cracks que nous recevons suffisent à peine à acheter deux livres de pain chaque jour.

Serge ému et flatté d'être recherché, lui le prosaïque, ouvrit ses bras un peu tremblants à ses frères. Il pleura même, car les ivrognes ont le cœur sensible comme les jeunes filles, et, sans retard, il invita ses frères à manger et à boire, tant et si bien qu'ils dormirent raides sur le plancher, tous les trois durant un jour.

La vie commune reprit son cours. Les clefs de Serge traînaient partout. Les ayant prises, les trésors de la cave apparurent à Sorodj et à Boris, émerveillés! Depuis l'an dernier, l'exportation des vins et des alcools était interdite. Quelle valeur prenait dès lors la provision fraternelle, face aux convoitises des enrichis désireux de faire bonne chère!

—Nous savons, dit Boris à Serge, que ton capital est épuisé, as-tu songé à l'avenir? —Eh! bien, reprit Boris, nous y avons pensé pour toi.

—Oui, avec la vente des vieilles bouteilles, nous avons formé un nouveau capital.

—Remettez-le moi, dit Serge souriant, nous continuerons à vivre ensemble.

—Non, reprit Sorodj. Nous exigeons que tu vendes tout ce qui reste de ta provision. A cette condition seulement, nous te remettons le prix de la vente.

—Etes-vous fous? s'écria Serge. Je vous ai logés, nourris quand vous mourriez de faim, voilà votre reconnaissance. Allez-vous-en, je vous chasse.

Boris et Sorodj ne bougeaient pas. —Partez tout de suite, hurla-t-il, voleurs!

—Nous partirons, se dit Serge, mais demain tout le village, avec nous en tête, viendra piller ta cave.

Serge, qui était à jeun, se repentit un peu tard d'avoir laissé traîner ses clefs. La partie était perdue, mieux valait céder.

Le soir même, Sorodj et Boris étaient à la ville pour offrir la précieuse cave à un enrichi. S'ils n'endaient goutte aux placements, ils avaient vendu. A l'acquéreur, ils proposaient une entente pour éviter le paiement des droits de déplacement. Ils garderaient le secret, mais espéraient que Son Excellence, comme ils disaient, saurait reconnaître ce service. Son Excellence fut généreuse.

Et Sorodj et Boris achetèrent une bonne terre, presque aussi grande que l'ancienne.

LE CANAL INDUSTRIEL



Bientôt l'inauguration officielle du Canal Industriel. Lundi, les excavateurs ont coupé la terre qui séparait les eaux du fleuve et du lac. Ce magnifique projet commercial a été commencé le 6 juin 1918. Les ingénieurs ont su surmonter les grandes difficultés qui se sont présentées en ce qui concerne une bonne fondation pour les écluses.

L'HISTOIRE DE L'AUTOMOBILE

Nous profitons de l'ouverture du Salon de l'Automobile, tant en Amérique qu'en Europe, pour parler d'un sujet que tout le monde connaît aujourd'hui à fond et que toutes les vieilles personnes qui ont assisté à l'apparition des voitures sans chevaux trouvaient parfaitement ridicule en 1895.

Car, il ne faudrait pas croire que le véhicule-moteur obtint tout de suite la vogue insensée qu'il a de nos jours. L'automobile gagna sa voiture à chevaux ou l'hippomobile une véritable victoire. Quand elle parut, on se livra sur son compte à toute sorte de plaisanteries.

—Eh! bien, reprit Boris, nous y avons pensé pour toi.

—Oui, avec la vente des vieilles bouteilles, nous avons formé un nouveau capital.

—Remettez-le moi, dit Serge souriant, nous continuerons à vivre ensemble.

—Non, reprit Sorodj. Nous exigeons que tu vendes tout ce qui reste de ta provision. A cette condition seulement, nous te remettons le prix de la vente.

—Etes-vous fous? s'écria Serge. Je vous ai logés, nourris quand vous mourriez de faim, voilà votre reconnaissance. Allez-vous-en, je vous chasse.

Boris et Sorodj ne bougeaient pas. —Partez tout de suite, hurla-t-il, voleurs!

—Nous partirons, se dit Serge, mais demain tout le village, avec nous en tête, viendra piller ta cave.

LE DECES DE NORDAU

Max Nordau, le fameux écrivain israélite autrichien, est mort.

Max Nordau était né à Budapest, le 29 juillet 1849. Il suivit des cours de médecine dans sa ville natale jusqu'en 1880, année où il vint s'établir à Paris.

Les derniers mois de son existence furent durs, car il était sans argent, et manqua de la somme nécessaire pour aller passer à la campagne quelques semaines de villégiature que sa santé exigeait.

En 1908, au cours d'un bal donné au profit des œuvres sionistes, un israélite du nom de Louban Chain Selik, exaspéré, dit-on, par les bruits qui couraient sur Nordau et le Dr. Herzl, fondateur du sionisme, qu'il accusait d'avoir abandonné l'idée d'un foyer israélite en Palestine contre une proposition du gouvernement britannique d'un foyer israélite dans l'Afrique du nord, tenta d'assassiner Nordau.

—Eh! l'ipère, où vas-tu avec tes gâteaux? —L'esprit présent, l'habitant répondit.

—Je vais les mener au collège pour en faire des commis.

PAS DE DANGER

—Madame, j'ai laissé tomber le langage de bébé par la fenêtre.

—Maladroite! Bébé va prendre froid.

—Oh, non, madame, il était de dans.

REPOSE SPIRITUELLE

Un certain jeune crampé voulut amuser ses amis aux dépens d'un cultivateur conduisant un troupeau de cochons.

—Savez-vous, leur dit-il, que l'homme devient bientôt semblable aux bêtes qu'il élève.

—Vraiment! reprit le paysan. Alors combien votre père a-t-il élevé de singes comme vous?

RECORD DE GLISSEUR

Blaska.—Le lieutenant Thoret, aviateur militaire français, a battu tous les records de glisseur en restant en l'air pendant sept heures et trois minutes.

Il a accompli cette performance dans un aéroplane de l'armée, après avoir arrangé l'hélice pour l'empêcher de fonctionner. En plus du moteur et de sa provision d'essence, l'appareil portait une charge extra de 500 livres. On ne l'avait modifié d'aucune manière pour le vol.

ALLEMAND ET COCHON

C'était au début de la guerre. Dans un hameau de la frontière envahie par les allemands un chef de détachement y entra en exigeant qu'on lui serve à manger ainsi qu'à ses officiers.

—Il ne me reste que des pommes de terre en robe de chambre, dit le fermier.

—Le hauptmann indigné répliqua sur un ton de colère: —Des pommes de terre! Mais chez nous en Allemagne on ne donne ça qu'aux cochons.

CHOSSES DROLATIQUES

CONTRE LA VIE CHERE —De quoi vous plaignez-vous encore, mon cher monsieur Daniel? Vous avez des poireaux pleins les mains, des oignons pleins les pieds; c'est une véritable fortune par ces temps de vie chère!

ECHANGE DE CONFIDENCE Lili.—Est-ce vrai, petite mère, que lorsque tu me bats ça te fait mal à toi aussi? La mère.—Oui, ma chérie, ça me fait bien mal.

BOUETTES Deux messieurs seules, en face l'un de l'autre, dans un wagon. Le premier désirant fumer, tire un cigare de sa poche et le montrant avec une exquise politesse: —Vous permettez? —Parfaitement. Je vous remercie beaucoup, répond l'autre en prenant le cigare et en l'allumant. Il était sourd.

UNE BELLE FAMILLE En prenant sa marche habituelle dans une campagne, je vis un vieillard d'environ 85 ans qui pleurait à chaudes larmes. Je m'approchai de lui et après lui avoir demandé pourquoi il pleurait il me répondit: —C'est parce que mon père m'a donné une bonne volée.

IL FAUT BIEN L'ENDURER Joséphine.—Ton amie a-t-elle fait un beau mariage? Blanche.—Splendide! Position, argent et enfin tout. Le seul désagrément c'est le marl.

BON RAISONNEMENT —Mais, madame, pourquoi ne voulez-vous pas que votre fils se marie? —Pour que sa femme n'ait pas de belle-mère.

ANECDOTE Le prince Albert s'étant un jour mis en grande colère s'enferma dans sa chambre sans vouloir recevoir personne. Sa royale épouse la reine Victoria alla frapper à la porte.

A SON GOUT Un canadien-français fit un jour la rencontre d'un anglais qui avait les deux bras et les deux jambes coupés. Il lui donna une piastre. Le lendemain il lui donna \$2.00 et son amono se monta à trois, quatre et cinq piastres.

DES JEUNES FRAIS Un habitant passant sur la rue Ste-Catherine avec une charrette remplie de jeunes veaux, fut interpellé par un commis qui se tenait à la porte de son magasin et qui voulait rire de lui.

PAS DE DANGER —Madame, j'ai laissé tomber le langage de bébé par la fenêtre.

REPOSE SPIRITUELLE Un certain jeune crampé voulut amuser ses amis aux dépens d'un cultivateur conduisant un troupeau de cochons.

RECORD DE GLISSEUR Blaska.—Le lieutenant Thoret, aviateur militaire français, a battu tous les records de glisseur en restant en l'air pendant sept heures et trois minutes.

ALLEMAND ET COCHON C'était au début de la guerre. Dans un hameau de la frontière envahie par les allemands un chef de détachement y entra en exigeant qu'on lui serve à manger ainsi qu'à ses officiers.

CHOSSES DROLATIQUES CONTRE LA VIE CHERE —De quoi vous plaignez-vous encore, mon cher monsieur Daniel? Vous avez des poireaux pleins les mains, des oignons pleins les pieds; c'est une véritable fortune par ces temps de vie chère!

ECHANGE DE CONFIDENCE Lili.—Est-ce vrai, petite mère, que lorsque tu me bats ça te fait mal à toi aussi? La mère.—Oui, ma chérie, ça me fait bien mal.

BOUETTES Deux messieurs seules, en face l'un de l'autre, dans un wagon. Le premier désirant fumer, tire un cigare de sa poche et le montrant avec une exquise politesse: —Vous permettez? —Parfaitement. Je vous remercie beaucoup, répond l'autre en prenant le cigare et en l'allumant. Il était sourd.

UNE BELLE FAMILLE En prenant sa marche habituelle dans une campagne, je vis un vieillard d'environ 85 ans qui pleurait à chaudes larmes. Je m'approchai de lui et après lui avoir demandé pourquoi il pleurait il me répondit: —C'est parce que mon père m'a donné une bonne volée.

IL FAUT BIEN L'ENDURER Joséphine.—Ton amie a-t-elle fait un beau mariage? Blanche.—Splendide! Position, argent et enfin tout. Le seul désagrément c'est le marl.

BON RAISONNEMENT —Mais, madame, pourquoi ne voulez-vous pas que votre fils se marie? —Pour que sa femme n'ait pas de belle-mère.

Le Train de 8 h. 47

Je vais vous raconter une histoire d'ayant-guerre—et qui ne me rajeunit pas.

C'était au printemps de l'an de grâce 1910. Je villégiaturais à Fontainebleau, d'où la nécessité de la copie quotidienne me faisait venir chaque jour à Paris.

Que faire en un wagon à modes que l'on n'y lit? J'achetai quotidiennement, à la bibliothèque de la gare de Fontainebleau-Avon, un volume à 95 centimes—heureux temps où il y avait des volumes à 95 centimes—que je devrais durant le trajet.

Un jour, je tombai sur le Train de 8 h. 47, que je ne connaissais pas. J'étais l'homme de France qui n'a pas lu le Train de 8 h. 47. Ce fut un délice! Je risais tout seul dans mon coin et mes voisins, un peu inquiets, mesuraient de l'œil la distance qui les séparait de la sonnette d'alarme.

Deux jours plus tard, j'étais chez Courteline et je lui faisais part de mon projet de mettre le Train de 8 h. 47 à la scène.

Il me regarda—du même air que les voyageurs du train de Fontainebleau—puis, de cet organe personnel que vous lui connaissez, trancha: —Vous êtes complètement fou!...

Le Train de 8 h. 47, c'est des militaires qui se baladent sous la pluie, à la recherche de la maison cloquée. On ne fait pas une pièce avec ça... D'ailleurs, tout ce qu'il y avait de scénique dans le roman a été utilisé pour les Gaités de l'Escadron.

Les Gaités de l'Escadron... Vite, je me raccrochai à ce nouveau titre. —A propos, dites-moi donc... qu'avez-vous répondu à celui qui est venu vous proposer de mettre au théâtre les Gaités de l'Escadron? Courteline fonce sur l'obstacle: —Je lui ai répondu, clame-t-il: "Vous êtes complètement fou!..."

Ayant dit cela, il s'arrêta, me regarda... et nous éclatâmes de rire.

—Au surplus, conclut-il, je suis bien naïf de discuter avec vous. Faites donc comme il vous plaira. Je vous donne toutes les autorisations que vous voudrez, bien convaincu que vous n'écrirez jamais la pièce! Depuis cette époque, quand je rencontrais Courteline aux répétitions générales, il me désignait à ses amis, en leur disant: —C'est le fou qui veut tirer une pièce du Train de 8 h. 47!

Les amis riaient et les courriéristes de théâtre, qui entendaient, parlaient dans leurs échos de ce projet singulier...

Un jour que je déjeunais chez mon cher et regretté ami Henry Hertz, il me dit à brûle-pourpoint: —Et votre Train de 8 h. 47, ça marche? —Admirablement, fit-il, imperturbable (je n'en avais pas encore écrit une ligne).

—Où allez-vous faire jouer ça? —J'ai plusieurs propositions. Mais je me déciderai sans doute pour le théâtre Antoine!

—Excellent idée!... Tout à fait à sa place... Tout de même, dit-il, si je vous proposais de jouer votre pièce à l'Ambigu, que me répondriez-vous? —Je vous répondrais qu'en raison de nos relations d'amitié je suis tout à fait disposé à vous donner la préférence.

—Bien. Combien de temps vous faut-il pour finir votre pièce? —Deux mois, dis-je avec aplomb. —Très bien. Nous sommes aujourd'hui le 5 mai. Je ne quitterai pas Paris avant le 17 ou le 18 juillet. Apportez-moi le 10 juillet votre pièce finie. Je la lirai en vingt-quatre heures, puis je la passerai à Jean Coquelin, qui la lira également en vingt-quatre heures. Et le 13, sans nous être consultés pour éviter de nous influencer mutuellement, nous vous dirons ce que nous en pensons.

Ce programme fut exécuté de point en point. Le 8 juillet, le Train de 8 h. 47 était terminé; le 10, il était copié; le 12, il était reçu, à l'annuité des deux directeurs. Et, le 18 novembre suivant, il était joué, sur la scène de l'Ambigu, où il fit, pour commencer, 225 représentations. Repris, sur ce même théâtre, en 1912, 1918, en 1918, par Albert Brasseur dans la Guillaumette, il a été joué près de 600 fois à Paris, plus de 3,000 fois en France et dans les pays de langue française.

Il va repartir sur la scène de la Scala, rajourné et remis à neuf, par l'interprétation de Marcel Simon et de ses camarades.

Et, quand nous nous rencontrons, Courteline et moi, nous échangeons un petit sourire, un sourire d'agréables, en pensant à cet après-midi du printemps de 1910, où le grand écrivain fit la connaissance de ce fou qui voulait écrire une pièce avec le Train de 8 h. 47.—Léo Marchés.

RECONSTRUCTION DE REIMS

Paris.—Le progrès de la reconstruction de la ville de Reims a été remarquable. En 1922. Les fabriques ont été rouvertes et de nouvelles maisons ont été construites. Des quartiers sont rebâties sur les ruines caecées par la guerre et une grande activité règne. Mais il reste beaucoup à faire. Depuis le 1er janvier 1922, plus de quinze cents maisons ont été réparées et six cents maisons ont été construites.